

Denis Côté

« Nous parlons toujours un peu ou beaucoup de nous dans les films. C'est inévitable... »

Anne-Christine Loranger

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2016). Review of [Denis Côté : « Nous parlons toujours un peu ou beaucoup de nous dans les films. C'est inévitable... »]. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 16–17.

Denis Côté

« Nous parlons toujours un peu ou beaucoup de nous dans les films. C'est inévitable... »



Le thème du monsieur qui a réussi est tout nouveau pour vous. Pourquoi ce choix ?

Dans mes films narratifs précédents, j'ai beaucoup exploré la figure du personnage mutique, qui a du mal à se défendre devant l'adversité, qui rentre les épaules au lieu de se tenir droit. J'ai voulu aller ailleurs et créer un personnage qui connaît le prix de l'ambition et qui a un verbe pour négocier les tracasseries. Boris est quelqu'un qui a les outils pour vivre en société et pour dominer une majorité de situations. Mais encore faut-il qu'il puisse les utiliser à bon escient.

Comment ce film s'inscrit-il dans votre filmographie ?

Formellement, il est une suite assez logique de *Vic+Flo*. Le film est rigide avec ce que ça comporte de bien et de moins bien. Il est froid comme son personnage; peut-être un peu autoritaire et distant. On pouvait déceler dans *Vic+Flo* un nouvel amour pour les dialogues et j'ai voulu y aller à fond ici. Je n'ai pas eu peur d'être verbeux. Le personnage principal est encore une fois un drôle d'animal qui s'est construit et organisé un peu en dehors du monde, en ne faisant confiance qu'à ses règles et à sa morale. Il y a un aboutissement de quelque chose,

dans ce film, pour moi, mais j'ai du mal à dire quoi. Peut-être les thèmes, le rythme. Je dois y penser. J'écris vite et instinctivement, sans trop réfléchir à la place qu'occupe un nouveau film dans ma filmographie. Il faut de toute façon s'assurer qu'un projet de film nous échappe à un moment donné. Qu'il existe par lui-même. Je fais la somme de tout ça beaucoup plus tard, avec le recul.

D'où vient ce besoin de créer un « power couple » à l'américaine alors que Béatrice est dans le coma ? Pourquoi était-ce si important d'en faire une ministre ?

J'ai eu envie de faire un film sur la réussite et le pouvoir, et sur comment on l'utilise ou s'habitue de façon intime à ce pouvoir. Certains s'en acquittent fort bien (Boris) et d'autres moins. Il me fallait des concepts, ou des archétypes, d'où les images de cet industriel vaniteux et en moyens et cette ministre, qui a peut-être croulé sous une certaine pression. On ne sait pas. Il y a quelque chose d'assez animal dans ce couple qui s'est trouvé à travers la figure du pouvoir. De la rendre ministre et lui très riche tire le film vers quelque chose qui ne peut pas sombrer.

Ils resteront riches et puissants malgré tout. Ils ne connaîtront pas la disgrâce. Ils devront tout au moins préserver les apparences.

Comment en êtes-vous venu à faire de Boris un immigrant russe ?

Pour différentes raisons qui ont plus ou moins d'importance. D'abord, j'aimais l'idée que les Québécois sont souvent issus de plusieurs vagues d'immigration et qu'aujourd'hui, cette mixité est quelque peu absente de nos fictions. Ensuite parce que j'avais le désir de travailler avec l'actrice allemande d'origine russe Isolda Dychauk [qui joue Karla]. Au final, je ne déteste pas que Boris, lorsque confronté à l'adversité, voie ses origines lointaines comme un refuge. Il n'hésite pas à se confier à la bonne de la maison. Elle lui évoque probablement une sorte de sécurité.

Boris est sans Béatrice, mais les femmes l'entourent comme dans un harem. Par contre, la vraie confrontation est avec le personnage joué par Denis Lavant. Qui est-il et pourquoi l'avoir introduit de cette façon ?

L'histoire est simple. Il s'agit d'un homme visité par le doute, et qui devra dialoguer avec sa conscience pendant 90 minutes. Il me fallait imaginer cette quête plus littéraire que cinématographique. J'ai imaginé que le doute prendrait les oripeaux excentriques d'un Denis Lavant qui vient faire son petit théâtre au milieu d'une



Boris... sans Béatrice

carrière, la nuit. Je voulais que le film soit léger, drôle. Ce petit troll érudit vient brouiller les cartes, c'est le Deus ex machina, le messager. C'est l'oiseau sur l'épaule de Boris. C'est avec lui-même que Boris accepte la confrontation. S'il doit se coltiner avec les autres ou avec les femmes de son entourage, il sait dominer les situations. Il a un peu plus de mal avec sa conscience.

Il y a une scène délirante avec les colocataires gais de la fille de Boris, qui sont très déplaisants. Que cherchez-vous à représenter avec cela ?

Je voulais mettre quelques embûches sur le périple de Boris. Avant d'espérer se réconcilier avec sa fille, Boris reprend la mesure des passions de celle-ci : une vie de bohème tournée vers les arts et la création. Il est loin de tout ça. Il s'en désole, mais à ce moment précis, il devra se contenir et sa personnalité ne pourra pas prendre le dessus. Il est dans le ventre de l'ennemi. Je voulais faire ressortir sa vulnérabilité. La scène est un obstacle de plus pour Malinovsky, simplement.

De même, le premier ministre du Canada, joué par Bruce la Bruce lui fait des remarques assez raides. Pourquoi tous les personnages masculins semblent-ils en savoir plus sur lui que lui-même, alors que les personnages féminins vivent comme accrochés à lui émotionnellement ou financièrement ?

Je crois que les hommes de pouvoir se convainquent très vite d'avoir un ascendant sur les femmes autour d'eux. En retour, une majorité de femmes savent garder une distance judicieuse par rapport à ces hommes. Je trouve les personnages féminins du film plus nuancés que ce que certains ont pu en dire. Klara, la domestique, est étonnamment mûre. Helga voit un divertissement en la personne de Boris. Il y a un retour de balancier quand elles se brûleront les doigts, mais au départ, ce sont des femmes fortes. Quant à Béatrice, le film est construit pour donner l'impression qu'elle contrôle beaucoup plus de choses qu'il n'y paraît, et sa maladie n'est qu'une illusion. Le pouvoir subtil de

ces femmes s'accorde assez bien à la personnalité de Boris. Boris ne fonctionne pas du tout sans ces femmes autour de lui.

Tout le film ne pourrait être, en fait, qu'un voyage initiatique, comme Dorothee au pays du Magicien d'Oz ou Alice au pays des merveilles, qu'on peut comprendre comme des récits de rencontre avec des univers intérieurs, des alter ego.

Oui absolument. C'est un conte moral. Boris n'est pas explicitement puni de quelque chose. Il ne doit pas se racheter comme dans un délire judéo-chrétien. Il se laisse simplement visiter par le doute, comme nous le sommes tous un jour. Il va peser les pour et les contre, faire la somme avec les outils qui sont les siens. Il visite ses parts endormies. Les gens autour de lui existent ou pas. Le film reste ouvert, réaliste pour certains, féérique pour d'autres. Nous n'assistons pas à une grande transformation comme dans les films hollywoodiens, mais bien à un glissement très humain, minime, comme une statue qui bougerait lentement sur son socle. Elle reste là, pareille, mais l'angle a un peu bougé. C'est Boris. On le surveille.

Les cadrages sur les visages sont très précis. Comment avez-vous travaillé avec le directeur-photo ?

Nous voulions créer un monde rigide et précis. Boris règle sa vie au quart de tour et en contrôle chaque élément. Avec Jessica Lee Gagné, nous avons parlé d'un film très blanc et lumineux, comme une couverture de magazine chic. Boris ne devait pas pouvoir se réfugier dans les ombres ni les clairs-obscur. Il est toujours filmé de façon assez frontale et franche. On le baigne de lumière. Il ne peut pas se dérober et doit affronter ses problèmes. Sa maison est majestueuse et encore plus son terrain. Nous voulions éclairer les nuits à l'américaine (ces terrains trop lumineux la nuit) et faire de son domaine un « enfer de verdure » avec cette montagne qui semble l'épier et le dominer au loin.

Quel visuel cherchez-vous à obtenir ?

Un monde parfait visité par l'imparfait, le doute, le danger. Du blanc partout et les meilleures façons de casser ce blanc ensuite, de le confronter au vert. J'ai rarement autant parlé des couleurs que sur ce film. Je verrai probablement ce film comme mon exercice le plus antonionien plus tard !!

D'où vous venait l'urgence de faire ce film-là, particulièrement à ce moment-ci ? Après le Prix Alfred-Bauer, n'êtes-vous pas, vous aussi, le monsieur marginal qui a réussi ? Qu'est-ce que ce film dit de vous ?

Nous parlons toujours un peu ou beaucoup de nous dans les films. C'est inévitable. Je ne suis pas Boris Malinovsky, mais j'ai eu la visite du doute à un certain moment. Et ça continue. J'ai eu une certaine chance de faire tous ces longs métrages en si peu de temps. J'ai été salué et peut-être un peu protégé parfois. J'ai la réputation que j'ai, pour le meilleur (une certaine reconnaissance internationale) et pour le pire (les détesteurs, les envieux). J'en suis conscient et il m'arrive de faire la somme de tout ça. Il n'y a pas un jour paisible dans ma tête et dans mon parcours. Et ce film, tout en digressions, parle un peu de tout ça. C'est un film « intranquille » avec un personnage principal « intranquille ».